

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection Archives de Williams Sassine](#)[Collection La malle de Sassine](#)[Collection 15. Carnets et cahiers manuscrits](#)[Collection Cahiers "Un ami", "Lorsque j'entrai ...", "Tout petite ma sœur m'imitait ...", "Un vent brûlant chargé de grains de poussières.."](#)[Item Cahier "Le crocodile"](#)

## Cahier "Le crocodile"

Auteur(s) : Williams Sassine

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

12 Fichier(s)

### Citer cette page

Williams Sassine, Cahier "Le crocodile"

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/4086>

Copier

### Description & analyse

AnalyseSD cahier le crocodile . P1 = graphitis stylo noir. P.2 : une seule phrase : Lorsque j'entrai (dans l'atelier), je le trouvai penché sur le plus petit des 2 comptoirs qui ceinturaient en long et en largeur l'atelier. 12 pages doubles écrites. Le reste du cahier est vierge de toute écriture

Contributeur(s)

- Élisabeth Degon
- Jules Musquin

### Informations générales

Cote15.5.3

Collation12

### Présentation

Mentions légales

- Fiche : Élisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et

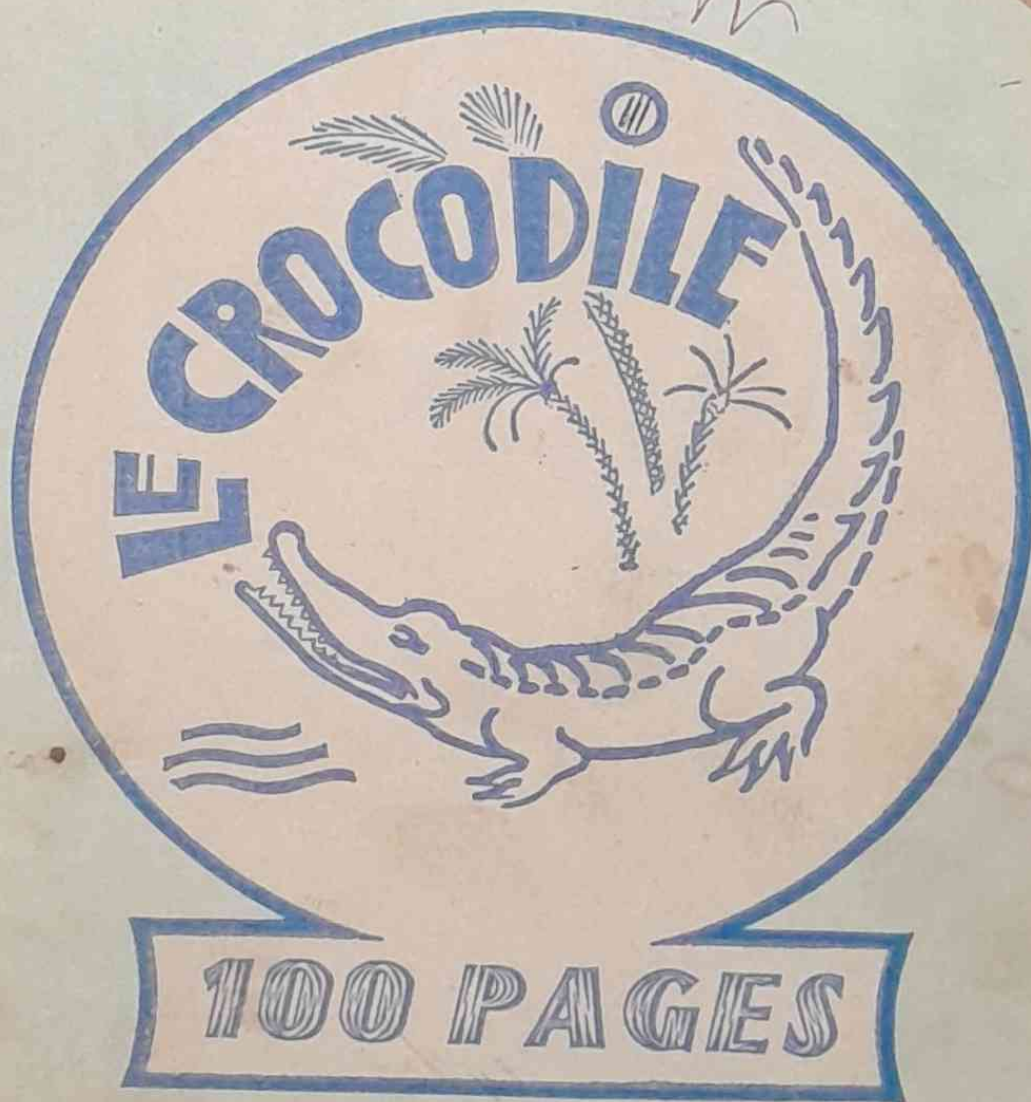
manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

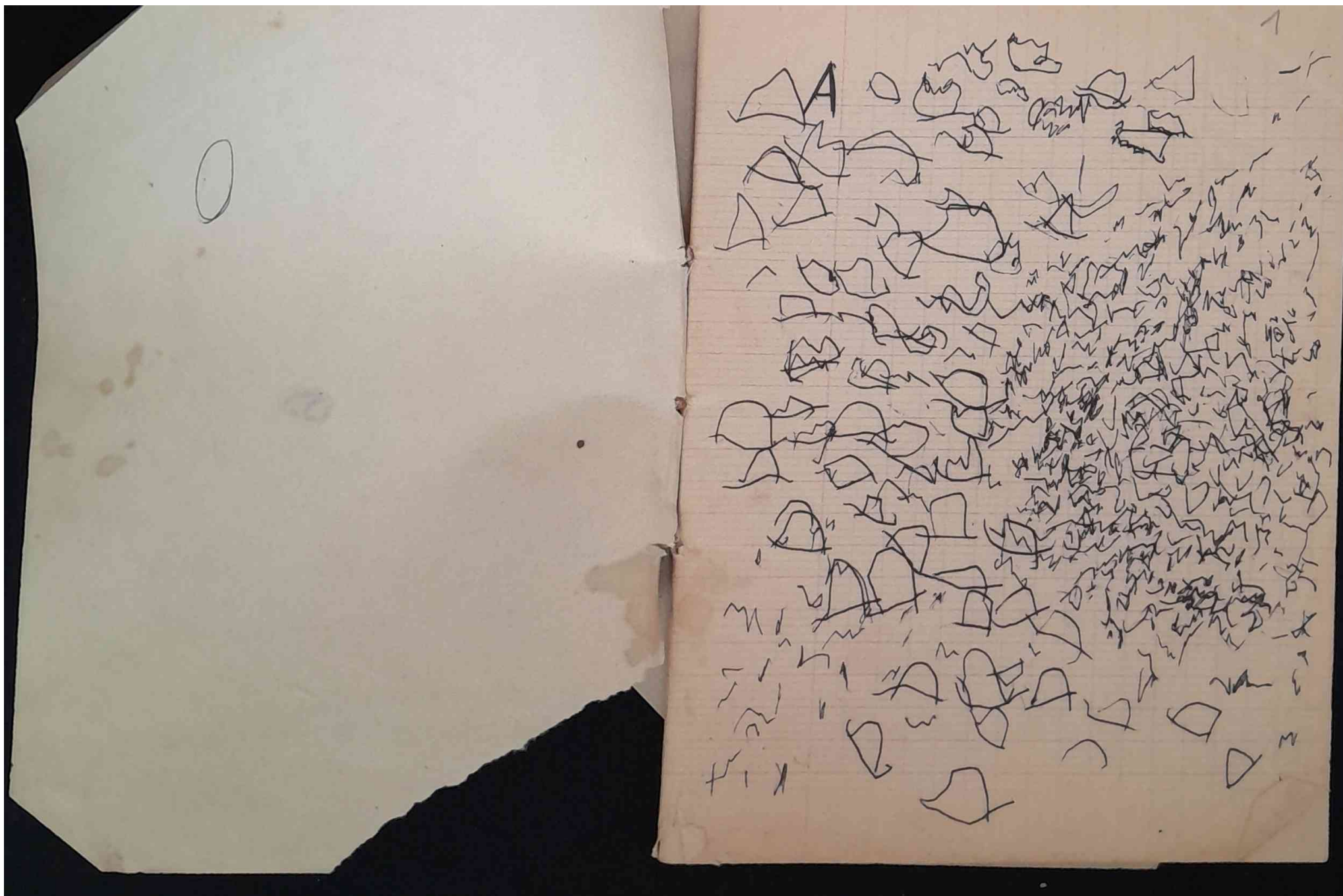
- Texte : Avec l'accord des ayants-droits de la famille Sassine, toute autre utilisation que la consultation est soumise à leur autorisation

Nombre de pages12

Notice créée par [Jules Musquin](#) Notice créée le 03/09/2025 Dernière modification le 28/10/2025

---







2

Lorsque j'entrai (dans son atelier), je le trouvai penché  
le plus petit  
sur ~~des~~ des compteurs qui s'intendaient en long  
et en largeur l'atelier. ~~En~~

- C'est le mari de A. Tu la connais bien.
- Je ne vois pas.
- Mais si. Elle était venue derrière parce que sa voiture avait brûlé.
- C'est pas elle que ~~était~~ accompagnée de nombreux enfants. Je vois.
- Non. c'est sa camarade qui avait une fille. La dame qui travaille à la C.
- Sa voiture c'était un taxi n'est-ce pas?
- Je ne me souviens pas.
- Elle a raison c'était un taxi.
- Je vois bien maintenant. C'est donc vous son mari.
- Ben oui. Vous êtes d'ici?
- Non. Mon père était L. mais je suis né en F.
- Ça marche là-bas?
- Je ne sais pas. Il y a longtemps que j'ai quitté. Mais la femme de P. m'a dit que sa belle mère arrive bientôt. Parce que le gouvernement a interdit le commerce, j'ai voulu ajouter pour rigoler un peu que

je venais d'apprendre que les trains ne roulaient plus qu'avec du charbon et qu'après chaque arrêt de gare et sur les pentes les voyageurs devaient les pousser.

~~Mais si~~

- C'est vrai qu'elle doit revenir?

Je laissai la question sans réponse.

- Il paraît qu'on veut d'interdire certaines professions aux étrangers ici.

Il tourna la tête. Je me rendis compte que quelqu'un travaillait ~~derrière~~, ~~un~~ ~~accordeur~~ derrière un comptoir.

- C'est pas si grave que ça. On aura toujours besoin de pauvres types comme nous, pourvu qu'il en baissent le prix. Ce qui nous embête seulement c'est les histoires de contrôle de prix. Parce que si on pose un nom, on vous colle une ~~peine~~ de ceci, une amende de cela, sans compter les patentes. Alors c'est vrai que le commerce est interdit chez vous?

Il faisait chaud. Je soufflai dans ma chemise.

- Pourtant c'est un pays riche respect d'on feu



son tournevis parmi les fils du poste radio.

— D'après vous quand est ce qu'il va tomber ? demanda son épouse ?

— Je ne sais pas madame. Il a beaucoup tué et on a peur de lui à présent. — Avant de pendre, il organise des fêtes. On traine après les cadavres dans les rues —

— C'est pour ça ? Pourquoi il est si dur avec ses ennemis ? demanda la femme

— Tu comprends pas. C'est pas pour le plaisir de le faire souffrir. C'est pour ~~convaincre~~ les autres.

Il tourne un bouton et le radio se mit à crachoter.

— Qui sont tous vos apprentis ?

— Obligez les leonciex. C'était de jeunes voltaïques. On m'a dénoncé à la main d'œuvres comme quoi je laisais des gâmes. Ici pour donner du travail à des étrangers. Mais moi je veux bien s'ils acceptent de faire comme eux ; ne pas être salariés.

— Il n'y a vraiment personne pour le tuer ?

4  
— C'est difficile. Quand tu le rates il te fait disparaître, toi, ta femme, tes enfants, toutes les enfants parents.

— Il n'y a personne pour fabriquer une bombe et la lancer sur le palais ?

— femme, lui ne faut pas dire ça. Nees tu, ce qu'on dit ce sont des mots. Non il ne faut pas penser ça.

C'était comme s'il l'assurait que les murs ont des oreilles.

(en surimpression évoquer sa vie au H.)

tendit illusion

Qumavou

5  
— J'arriverai à l'effort si N'ô  
— Tu es fier

— Je les perds ; il prit le verre de la femme et  
but. Ensuite il s'en versa des deux autres en  
un seul.

— Je lui rends service comme ça ; un verre  
ça fait plus lui suffire. Et on a plus belle  
maîtresse de temps en temps d'être avec elle.  
— Je commande sans doute bouteille, mais  
il faut que le service d'un geste.

— Pourvu que N'ô serve je suis d'être à  
N'ô.

— Dis lui que vont de la bar, s'il  
il a sa femme.

— Ne l'écoutez pas monsieur. Ce sont de mauvaises  
— Mais la femme qui s'est fait bécotter  
c'est des histoires.

— Mais je n'ai rien contre ceux qui bécotent  
les femmes.

— Ils rient.

— Tu es raison. Ils sont toujours de l'argent  
si venant le bon d'être. — Tu n'es pas



appris que le père major a payé la  
malaventure du père major.  
— C'est pas pour cette histoire d'adultère  
— Si, t'es donc au courant. Mais j'ai  
été que tu ignores qu'après lui avoir fait  
payer d'abord 50.000 f. pour le dédomma-  
ger, le mari est retourné le soir pour  
demander encore 50.000 f. parce qu'il  
pensait qu'il avait pêché deux fois.  
Un enfant pleura, dans la chambre adjacente  
au petit bar.

Je demandai l'heure. "Il nous reste encore  
pres de dix minutes". Il vida son verre.  
— C'est à N Djo -- qu'est mort Samory  
dis je.

— C'est qui ce type

— Un gars qui s'est battu contre les blancs  
Quand ils l'ont capturé ils l'ont exécuté à  
N Djo -- Il est mort peu de temps après

— Ils à cette époque ils le condamnaient  
aussi souvent que s'ils l'avaient jeté  
du sommet de la tour Eiffel. -- Ils l'ont

6  
On a dû le bouffer la-bas

— Il n'y a pas longtemps que S. a fait ra-  
mener ses dépouilles en f.

— Je te dis qu'on l'a bouffé. Le reste c'est  
de la politique.

Il rit en chatoillant sa femme. Elle s'ados-  
sa au mur pour l'éviter.

— Ne l'écartez pas monsieur. Dis qu'il prend  
un verre de trop, il meurt.

— Elle est fâchée, parce que je ne veux pas la  
laisser boire.

— Et On ferait mieux d'aller au ciné mainte-  
nant, si on veut avoir de la place.

— O pour ça mon ami ne t'en fais pas.  
C'est un film pas un film de Karaté qu'on  
joue. C'est tout ce qui les intéresse.

Il servira en moment son verre.

— Moi aussi je quitterai ce coin. Mais pour  
rien au monde j'n'irai à N Djo -- jamais.

Quand je dois aller à Libreville et que je suis  
obligé de passer par là, je voyage toujours  
avec un fusil.

~~Le comte de~~ (ou les)

Il était assis par terre sur un matelas, plutôt couché  
contre un mur, maintenant après je me souviens bien,  
parce que son tête reposait sur une épave, tout contre  
le mur. Du front et des dents, l'entouraient des  
hommes. Les yeux s'entrouvraient, une femme s'était levée  
devant lui et tout en le regardant se bécotaient les  
lèvres. Je saisis rapidement tout le monde. Personne  
ne répondit à mon salut. Les uns et les autres me  
contemplant et me touchant leurs mains, je sentis  
l'asthme phrénétique de l'écueil. J'attendais. Une femme  
revint et dit "O p' l'un et le deux par la  
lèvre." et aussitôt un des hommes ajouta "O  
O, c'est vrai, l'eau chaude fait du bien.  
Tu es allé à la pharmacie?" et l'autre prit  
la parole "C'est une sale histoire." C'est en  
ce moment qu'O, se redressa en se frottant les yeux.  
La sale histoire se déroulait devant lui sur tout le  
côté de son visage caché dans le creux de l'épave  
contre le mur. L'œil était gros et fermé. On dirait  
une velle presque noyée et bouillonnante.  
deformant en grimace le sourire qu'il m'adressait.  
Tu es tombé? P<sup>+</sup> demanda poliment.



— Suivis notre conseil, dit l'un des hommes en se levant. Ne fais rien, surtout ne t'énerve pas. Son compagnon l'imita et ils s'en allèrent. Par le portail, j'entendis l'un d'eux dire "Hé en de la chance."

"Il prit un mouchoir dans la poche ventrale de son grand boulot et se tamponna la parole tumescée." ~~Tu dis~~, C'est

— C'est arrivé à cause de ce chantier. Tu te rappelles, ce que je te disais <sup>avant</sup> hier.

C'était vrai qu'il m'avait parlé de son de ses chantiers. On avait pas fini de le régler et depuis quelque temps, il avait eu l'impression que le type chargé des crédits se moquait de lui.

— Alors dès que j't'en ai parlé, reprit-il, j'ai eu le voir le juge qui est un de ses amis. Il a accepté d'intervenir pour tout arranger à l'amiable. Hier il m'a assuré que Mohamed ne faisait plus de problèmes, mais qu'il me demandait de passer le voir chez lui pour tout mettre au point. Je devais passer à

10  
18 heures. A 18 heures il était sorti. A 19h30 je suis revenue. Dès qu'il m'a vu, il a sorti le plan de la maison pour me raconter que l'installation électrique était mal faite, que je ne devais pas courir partout en ville pour le débiter et qu'il n'aimait pas qu'on lui force la main. Je me suis à côté de lui; c'est alors qu'il a sorti de quelque part mon contrat pour le débiter. J'ai voulu l'empêcher, il m'a giflé. Je ne me suis pas laissée faire; à toute sa famille m'est tombée dessus, j'ai reçu beaucoup de coups et j'en ai donné aussi. Après il a porté plainte pour violation de domicile et on m'a gardé sa vue toute la nuit à la police.

— O. L'eau se refroidit, cria la femme. Il se leva et se traîna derrière la maison. — C'est très malheureux ce qui lui arrive me ~~dit~~ confia la femme.

Je lui donnai raison. ~~Alors~~ Elle s'approcha de moi et s'assit sur la natte.

— Il a eu de la chance, me chuchota-t-elle. Heureusement qu'il a crié, sinon ils l'auraient



tue'. Tu te rends compte, ils l'avaient ligoté  
et l'avaient traîné jusqu'au premier étage.  
~~Puis~~ Je suis sûr qu'ils avaient l'inten-  
tion de le bastonner à mort avant de le jeter.  
Un enfant vint m'appeler. Je me relevai. O que  
deux mois plus tard. Il portait toujours des  
traces de coups sur son visage. Comme nous perdons  
de choses et d'autres, il me dit "Tu vois mon  
ami, maintenant que tout est bien passé, je  
me rends compte que ça aurait pu être pire.  
Dans cette affaire j'avais raison. Mais c'est très  
difficile d'avoir raison quand on est pas chez soi.  
Même le juge qui m'avait été témoin de tout,  
s'est esquivé et m'a laissé en mener à la police. J'ai  
bien fait de ne pas porter plaintes pour coups et  
blessure comme j'en avais l'intention, j'aurais  
perdu et mon temps et mon argent. --  
Je le laissai parler. Nous marchions. A droite  
le solil se couchait. Tout autour de nous, les  
rues se vidaient, et au-dessus de la ville planait  
un lourd nuage de poussières. C'était l'heure  
de la prière. Avant de venir ici, j'ai été commis

11  
expeditionnaires, puis greffier, ensuite commandant.  
Il hochait la tête comme pour écarter d'avance  
toute contestation. "Et je suis sorti, parce que --  
mais je ne regrette rien, s'écria-t-il soudain; il  
rît, son rire comme son parler était doux, presque  
timide. Je l'imitai sans savoir pourquoi. "Les  
gens passent le temps si me dis-je O. mieux vaut  
rentrer. Mieux vaut tard que jamais. Regarde  
si tu n'étais resté, tu serais aujourd'hui quelqu'un  
de très important. Ça fait bien neuf ans que  
je suis sorti. Mais je ne regrette rien. J'ai l'inten-  
tion de me payer bientôt un tracteur, et de  
travailler avec eux sur une immense plantation..."  
Le solil s'était couché; la nuit en montant se  
mélait au nuage de poussières qu'elle semblait  
alourdir. Je lui dis que dans son pays, tout  
espèce d'entreprise privée était interdite, et il m'intéressa  
fit. "Ça ne fait rien, j'ai de parents bien placés  
dans la capitale, ils m'aideront à faire entrer  
le tracteur. Je ferai tout ce que veulent les autorités,  
même si il le faut, je céderai à mon âge. Dans  
mon village, avec mon tracteur ma petite famille

j'planterai partout. Je chercherai aussi une  
petite voiture pour de temps en temps descendre en  
ville. Non je ne me mêlerai de rien; j'en ai marre  
de mener cette vie. "

Je ne lui dis pas qu'il répondait à la définition  
des "petits bourgeois à abattre" chez lui. Tout le  
monde a le droit de rêver.

Instituteur fauché et brûlé 12



